LA CHASSE.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée du seigneur et de la dame d'Urfé au château de la Bâtie. La bonne intelligence ne régnait plus entre les deux époux : chacun d'eux vivait à part sans chercher un rapprochement dont ils avaient tant besoin. Isambert, à la tête d'une troupe déterminée de jeunes chasseurs, battait les bois du matin au soir, et poursuivait avec une égale ardeur le cerf ou le sanglier. La dame, retirée dans son appartement, brodait ou filait. Sa seule compagnie était sa nourrice et deux ou trois jeunes filles qui, avec elle, avaient quitté les vertes prairies de la Souabe, et toutes ensemble parlaient des si beaux châteaux qui herissent les bords du Rhin, de la si belle ville de Constance aux toits pointus, aux nids de cigognes, de la ville de Schaffouse, aux maisons peintes, au pont hardi, à la cascade sauvage et magnifique; elles parlaient de la riche et savante abbaye de Reichenau où elles allaient si souvent en pèlerinage; elles parlaient plus souvent encore, et alors des larmes mouillaient leurs yeux, de Stein, la forte ville, et du vieux château où elles étaient nées, et que sans doute elles ne devaient plus revoir; et souvent elles chantaient tristement les chansons de leurs montagnes, les doux airs de leur pays, et souvent la nuit suivait son cours qu'elles étaient encore à s'entretenir de leurs jeunes années. Oh! qu'ils sont vifs les souvenirs de l'enfance et du pays, alors qu'on est éloigné et malheureux, alors que l'avenir est sombre et qu'on ne voit plus de beaux jours que dans le passé!

Les dames et les seigneurs s'étaient dispersés, n'osant pas rester dans un manoir dont la châtelaine affectait de ne plus sortir, tandis que son époux, voyant son intérieur maussade, passait toutes ses journées dans les bois, toujours à cheval, toujours la lance ou l'épieu à la main.

Une circonstance devait bientôt cependant réunir les deux époux. Le temps des couches d'Hirmantride s'approchait, et, assise, mélancolique et souffrante, dans son grand fauteuil, pro-